
«J'ai quitté Chebab...»

Michèle Zémor

Michèle Zémor a quitté l'Algérie sans déchirement alors que cette guerre n'était pas terminée. Son projet principal vers dix-sept ans était d'aller vivre à Paris pour être "libre". Elle est actuellement Conseillère régionale de l'Ile-de-France.

Partir sans sentiment de déracinement, partir pour construire sa vie, n'implique cependant pas nécessairement occultation, non imprégnation du pays d'origine. C'est au sein de l'Algérie que se sont construites ma personnalité, ma révolte. Là-bas, les trois hommes (mon père, mon premier flirt et Chebab qui s'occupait de moi quand j'étais petite) qui m'ont gratifiée, ont dessiné le contour de mes relations avec les hommes.

Ma famille vivait en Algérie bien avant la colonisation, ils n'étaient pas des colons. De par mon père, je suis d'origine juive berbère, de par ma mère je descends des juifs d'Espagne qui ont fui au moment de l'Inquisition, ceux-ci avaient une haute idée de leur origine, de leur culture.

Par le décret Crémieux de 1871, les juifs sont devenus français, ce qui a contribué à séparer les communautés juives du reste de la population autochtone. Ainsi, les intérêts du colonialisme ont fait que je suis née française dans un pays où ceux qui ne l'étaient pas devaient se plier à un pouvoir imposé. Je faisais partie des privilégiés; ma voie était toute tracée pour devenir une jeune fille cultivée qui épouserait un "bon parti".

Cependant, mon cheminement interne m'a amenée à percevoir que le milieu français d'Algérie était trop étriqué, étouffant, surtout pour une fille. Ma famille n'était pourtant pas réactionnaire, elle était conformiste. Mes deux frères qui avaient fait leurs études en France étaient opposés à la guerre d'Algérie. Un de mes frères, médecin, a fait son service militaire avec le contingent près de chez moi. Au début, il devait soigner les torturés; il a failli en devenir fou. Ceci ne pouvait pas m'inciter à épouser la cause de l'Algérie française. Mon opposition à cette guerre restait cependant formelle. J'ai compris l'horreur de la guerre lors d'une nuit qui reste gravée en moi et que j'identifie comme le début de ma prise de conscience politique. Cette nuit-là, au Sig (Saint-Denis du Sig en était le nom colonial), mon bourg natal dans l'Oranie, des chars militaires nommés *half-tracks* sillonnaient les rues en les

Automne 1996

illuminant, des crépitements violents fusaient. Cela avait quelque chose de féérique, sorte de cinéma vivant observé de l'embrasure d'une fenêtre.

Au matin, sur la place du marché, des corps étaient étendus et des femmes voilées se lamentaient. La douleur que j'ai ressentie à ce moment, a accentué mon désir de fuir, de partir sans me retourner. Je savais que ma vie ne pouvait pas se construire là.

Quelle merveille ce premier automne "libre" à Paris. Quelle joie de me promener seule sans rencontrer des visages connus. Quel plaisir d'aller seule au café. Les yeux des hommes sur moi me paraissaient légers, là-bas ils me semblaient collés à mon corps.

Il n'est pas étonnant qu'au travers des rencontres que je fis, je privilégiais celles avec les étudiants de l'UEC (Union des étudiants communistes). Les débats d'idées particulièrement riches me fascinaient. Ainsi commença ma vie de militante dans une sorte d'ivresse et sur fond de guerre d'Algérie, vie militante que je vécus durant un temps de manière quasi mystique et qui m'a conduite à mener jusqu'à présent des combats anti-impérialistes, tiers-mondistes, féministes, sociaux, etc.

Dès la guerre des Six jours, je me situais du côté des Palestiniens. Mon anti-sionisme qui déroutait ma famille a contribué à m'éloigner de tout ce qui était lié à ma vie en Algérie. Le "pays" s'effaçait en moi. Il s'effaçait car ma vie était intense. J'osais me battre contre des fascistes, j'apprenais à parler en public, j'écrivais des "papiers" et je fréquentais des jeunes gens brillants, découvrait Beauvoir, Nizan, Brecht...

Assez vite, la vision d'Oran où j'ai vécu deux ans alors que j'étais lycéenne, s'est brouillée en moi. Entre 1961 et 1964 (date où ma mère a quitté l'Algérie), j'ai dû y retourner quatre fois, j'ai donc connu le début de l'Indépendance et je m'étonnais qu'il n'y ait pas plus d'enthousiasme apparent. Je me souviens de médecins polonais qui, selon moi, étaient plus désireux de fréquenter les quelques Français qui restaient que de connaître la population.

Une fois ma mère à Paris, je n'ai plus voulu aller en Algérie. A mon insu, une relation nouvelle avec ce pays s'est forgée en moi: je ne voulais pas être une touriste, une étrangère sur ma terre natale. Lorsque je pris conscience de ce sentiment que je croyais être l'apanage des fervents de l'Algérie française, ce fut un choc. Il me disait mon attachement à ce pays. Avoir claqué la porte de ma vie là-bas en partant, m'être sentie bâillonnée avant cela, n'était ni indifférence ni rejet du pays, mais rejet du climat qui y régnait à cette période.

Parallèlement à cette prise de conscience, je reconnaissais l'importance de mon premier amour du Sig dans ma vie de femme. A plusieurs étapes de ma vie ici, il me retrouvait malgré mes changements d'adresses. Plus imprégné que moi de la culture du pays, il me rappelait plus que tout autre ce pays, les bons moments de-là bas. A travers ce lien secret, c'était un lien intime avec le pays que je recherchais.

Nous replongions dans les souvenirs gratifiants de là-bas, évoquions les personnages colorés, les fiestas, les rires, bien sûr, et cette nature étourdissante dont les métamorphoses du ciel m'ont le plus marquée.

Souvent encore, je pense à Chebab, l'employé de mes parents qui s'était attaché à moi, observait avec tendresse mes progrès, ma croissance. Par son calme, sa patience, il me sortait des angoisses de ma mère. Au fil du temps, j'ai compris l'importance de Chebab dans ma vie. Dès qu'il apparaissait, je lui faisais des fêtes et j'aimais les promenades avec lui. Ma mère s'étonne que je lui parle si souvent de lui. Je sais qu'il est vivant...

Cette émotion du "pays", je crois l'avoir transmise à mes filles. En elles résonne sûrement fortement mon origine. L'une d'elles en étudiant Emile Masqueray ¹ (dont j'ignorais l'existence) apprend l'idéologie des débuts de la colonisation.

Au Sig, mon bled, quelques personnes ne m'ont pas oubliée. Cette année, j'ai eu une agréable et étonnante surprise: une dame dont la famille vit au Sig m'a rendu visite à la Mairie. Par sa sœur qui était mon amie alors que j'étais au collège à Bel Abbés, elle avait appris que j'étais élue. Mon amie, avec laquelle je riais tant, témoignait ainsi de ce non-oubli. Elle venait me dire que je n'étais pas tout à fait étrangère au Sig. Je suis invitée à y aller.

J'irai quand cela sera possible. J'irai avec mes filles et pour voir Chebab. Sera-t-il encore vivant?

Je lui dirai que je suis certainement française (par ma nationalité, ma vie ici) mais que lorsque je quitterai ce monde, être enterrée au Sig près d'un olivier me ferait plaisir même si je ne crois pas à l'au-delà.

12 juin 1996

Michèle Zémor

¹ Emile Masqueray (1843 - 1894), historien, ethnologue, auteur de *Souvenirs et visions d'Afrique* où il développe son idéal républicain à propos de la colonisation en Algérie qui, selon lui, doit principalement profiter aux vaincus. Il se heurtera à

l'appareil colonial et sera amené à publier des articles anonymes dans *Le Journal des débats*.